# CONSIDÉRATIONS

## *PHYSIOLOGICO-MÉDICALES*

## SUR LES QUATRE ÂGES DE LA VIE ;

*PRÉSENTÉES ET SOUTENUES*
A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

Le pluviôse an 12 de la République.

*Par* HENRI BARTHEZ, *de Quarante, Département de l'Hérault ;*

Pour obtenir le titre de Docteur en Médecine.

---

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs,
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs, etc.

*BOILEAU, Art poëtique, chant troisième.*

---

A MONTPELLIER,
Chez COUCOURDAN, Imprimeur de l'École de Médecine, au bout de la descente du Cannau, rue du Berger, N°. 127. AN XII.

# AUX MÂNES
## DE MA MÈRE ET DE MON FRÈRE.

---

*Ombres chéries, recevez l'offre que je vous fais de ce faible essai, comme une preuve de l'éternel souvenir que voue à votre précieuse mémoire le plus reconnaissant des fils, le plus affectionné des frères.*

## A MON PÈRE.

*Et vous, mon respectable père, daignez regarder ces prémices de mes travaux dans un art que vous cultivez depuis long temps avec autant de succès que d'éclat, comme un gage de la reconnaissance la plus vive et la mieux sentie, pour les bontés que vous n'avez cessé de me prodiguer, et les sacrifices sans bornes que vous avez fait pour mon bonheur.*

*H. Barthez.*

8.me

# CONSIDÉRATIONS

## *PHYSIOLOGICO-MÉDICALES*

## SUR LES QUATRE ÂGES DE LA VIE.

---

Nous allons examiner l'homme dans le berceau, réclamant dans cet état les sécours de toute espèce, offrant l'image de la misère et de la douleur; plus faible dans ce premier temps de la vie qu'aucun des autres animaux; ne pouvant se soutenir ni se mouvoir, et ayant à peine la force nécessaire pour exister et pour annoncer par des gémissemens, les souffrances qu'il éprouve. Nous le considérerons ensuite dans cet âge appelé avec juste raison le printemps de la nature et la saison des plaisirs; à cette époque nous admirerons les changemens qui s'opèrent dans les deux

sexes, et nous remarquerons en eux cette surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer. Au second âge de la vie, succédera la virilité, cet âge qui constitue la plus grande et la plus belle partie de la vie humaine, et dont les nobles attributs sont la vigueur et la force réunies à la maturité du jugement ; enfin nous verrons l'homme arrivant à la vieillesse, dont la caducité est le dernier degré, et qui caractérisent la diminution graduelle des forces vitales; la sécheresse et la rigidité des fibres, qui vont toujours croissant, et qui finissent par intercepter toutes les fonctions, ensorte que l'homme parvient au terme de sa carrière physiologique, naturellement, et par l'effet de la loi générale qui condamne à périr tout ce qui a commencé.

Mais avant d'entrer en matière, il convient peut-être de considérer un instant l'homme immédiatement après la conception, lorsqu'il vît dans le sein de sa mère, plongé dans les eaux de l'amnios.

Trois ou quatre jours après la conception, on remarque dans la matrice, une bulle ovale formée par une membrane extrêmement fine, qui renferme une liqueur limpide et albumineuse. On peut déjà apercevoir dans cette liqueur de petites fibres réunies qui sont les premières ébauches du fétus.

Sept jours après la conception, on voit une masse d'une gêlée presque transparente qui a déjà quelque solidité, et dans laquelle on reconnaît la tête et le tronc ; on voit aussi de petites fibres en forme d'aigrette, sortant du milieu

du corps du fétus, destinées à former le cordon ombilical.

Au quinzième jour on distingue la tête et on reconnaît les traits les plus apparens du visage; deux petits points noirs se font remarquer à la place des yeux, et deux petits trous à celle des oreilles; le petit corps du fétus a pris de l'accroissement; on voit encore aux deux côtés de la partie supérieure du tronc et au bas de la partie inférieure, de petites protubérances qui sont les premières ébauches des bras et des jambes; la longueur du corps entier est alors à peu près de cinq lignes.

A un mois, le fétus a plus d'un pouce de longueur, il est un peu courbé dans la situation qu'il prend naturellement au milieu de la liqueur qui l'environne; à cette époque la figure humaine n'est plus équivoque dans le fétus; les parties de la face sont déjà reconnaissables; le corps est dessiné, les hanches et le ventre sont élevés, les membres sont formés, les doigts des pieds et des mains sont séparés les uns des autres; les os, encore dans un état de mollesse, commencent à prendre dans quelques endroits un peu de solidité; le placenta n'occupe plus que le tiers de la masse totale, au lieu que dans les premiers jours il en occupait la moitié.

A deux mois, le fétus a plus de deux pouces de longueur; l'ossification est sensible dans les os cylindriques et dans la pointe de la mâchoire inférieure, qui est alors fort avancée au delà de la mâchoire supérieure; les clavicules sont déjà ossifiées; le cordon ombilical est formé.

A trois mois, le fétus a près de trois pouces ; il pèse environ trois onces.

Au cinquième mois, la longueur du fétus est de six à sept pouces ; toutes les parties de son corps sont parfaitement distinctes ; les ongles même paraissent aux doigts des pieds et des mains ; les testicules des mâles sont enfermés dans le ventre au-dessus des reins ; on trouve dans les petits intestins une matière laiteuse, et dans les gros une matière noire et liquide ; il y a de la bile dans la vésicule du fiel, et un peu d'urine dans la vessie.

Nous remarquerons que vers la fin du troisième mois, le fétus est courbé dans la liqueur où il nage ; son menton pose sur sa poitrine ; ses genoux sont relevés ; ses jambes dépliées en arrière ; ses mains sont appliquées contre la face.

On a voulu donner raison de cette position, en disant qu'il était trop gêné dans son enveloppe : mais il y a plutôt lieu de croire, avec le grand *Harvey : certè animàlia omnia, dùm quiescunt et dormiunt membra sua ut plurimùm adducunt et complicant, figuramque ovalem ac conglobatam quærunt ; ita pariter embryones qui ætatem suam maxime somno transigunt, membra sua positione eà quâ plasmantur (tanquam naturalissimâ ac maxime indolenti quietique aptissimâ) componunt.* Vid. Harvey, *de generat. p.* 257 ; que le fétus ne prend cette attitude que parce qu'elle est la plus favorable au repos et au sommeil ; car tous les animaux mettent leur corps dans cette position pour se reposer et pour dormir ; et comme le fétus dort presque toujours dans le sein de sa mère, il prend naturellement la situation qui lui est la plus avantageuse.

Dans cet état, le fétus continue de se nourrir et de croître jusqu'au moment marqué par la nature, où réunissant ses propres forces à celles de sa mère, il ouvre l'orifice de la matrice pour se faire passage et paraître au jour; mais quelle différence pour lui entre le milieu qu'il habitait, et celui où désormais il est destiné à vivre!

Enfermé peu auparavant dans le sein qui l'avait formé, à l'abri de toute compression, par les eaux qui l'environnaient, et n'ayant nulle communication avec l'air extérieur, l'enfant n'était affecté ni par la lumière, ni par le bruit; mais en naissant il se trouve exposé à l'air et à la lumière, et éprouve dans l'instant les impressions de ces fluides actifs; le diaphragme se contracte et met en jeu les muscles volontaires; la respiration commence, cette fonction si importante pour l'homme et pour la plupart des animaux; il se fait un nouvel ordre dans la circulation du sang; les viscères du bas-ventre sont comprimés, et leur action détermine l'expulsion des excrémens et des urines.

Ne soyons point surpris après cela que l'enfant, quoique parfaitement sain d'ailleurs, commence son entrée dans la vie par des pleurs et par des cris. Ces changemens prompts et inopinés qu'il éprouve, en sont une cause très-suffisante.

Cet état d'angoisse et de souffrances avait été très-exprimé par un ancien naturaliste, lorsqu'il disait: l'enfant n'est pas plutôt délivré de sa prison, qu'on lui donne de nouvelles entraves. Le roi des animaux, pieds et mains liés, pleure, gémit et sa vie commence dans les supplices, sans

autre crime que d'être né. ( *Hist. nat.* PLIN. *liv.* 7, *in prœmio* ).

Que des maux différens les hommes ont à craindre ;
Hélas ! quand nous naissons que nous sommes à plaindre !

Dans ce premier temps, l'organisation de l'enfant est très-faible, et semble à certain égard, à peine ébauchée. Une partie du sommet de la tête est encore membraneuse ; on y voit, on y sent des palpitations qui coïncident avec les mouvemens de la respiration.

Les os ne présentent qu'une contexture molle, cartilagineuse, et bien éloignée de cette densité, de cette consistance et de cette dureté qu'ils acquerront dans la suite. Les yeux sont fixes et ternes ; on n'y reconnaît ni le brillant qui leur est naturel, ni le mouvement qui accompagne la vision ; l'organe est encore imparfait ; la cornée est ridée, et peut-être aussi la rétine est-elle trop molle pour recevoir les images des objets.

Le toucher, l'odorat, sont nuls ; l'oreille, dont l'intérieur est tapissé d'une membrane composée en grande partie de tissu cellulaire, n'est point encore ce qu'elle doit être pour percevoir d'une manière exacte et régulière les sons ; et si le goût paraît plus prononcé, ce développement ne tient-il pas à l'excès de vie de l'estomac, qui se propage en quelque sorte jusqu'à la bouche, et donne de l'activité à ce sens ?

Des auteurs renommés ont avancé dans leurs ouvrages que le premier lait de la mère était nuisible à l'enfant qui vient de naître. *Aétius* voulait en conséquence que l'enfant

s'en abstint jusqu'au quatrième jour. *Paré* pensait qu'on devait attendre, pour le faire teter, que les lochies eussent entièrement tari. *Moschion* portait les choses plus loin ; il désapprouvait absolument le lait maternel, et lui préférait un lait étranger, prétendant que les douleurs que la femme a souffertes dans l'enfantement et l'écoulement des vuidanges, après qu'elle est accouchée, dépravent son lait, le rendent épais et de difficile digestion.

On est tenté, au premier coup d'œil, de trouver ces raisonnemens spécieux ; mais les médecins s'égarent presque toujours lorsqu'ils dédaignent de prendre la nature pour guide.

En effet, après quelques heures d'abstinence, l'enfant a besoin de nourriture ; si on lui refuse le lait maternel, il faudra nécessairement recourir à une autre espèce d'aliment ; lui fera-t-on prendre du bouillon de viande, des bouillies au lait ; mais cette sorte de nourriture est totalement étrangère à l'enfant, et absolument différente de celle qui lui était fournie dans le sein, peu d'heures auparavant ; il se nourrissait des humeurs de sa mère ; et la bienfaisante nature lui prépare, dès qu'il est né, dans les mamelles, une liqueur parfaitement analogue, que l'enfant apporte et qu'il sait sucer sans que personne l'en ait instruit.

Cette liqueur séreuse dans le principe, et douée d'une qualité purgative, est précisément celle qui convient au nouveau né ; elle lui fait rendre le méconium, qui est un excrément noir, visqueux et ressemblant à la poix ; elle lui fait aussi rejeter par la bouche une humeur glaireuse dont étaient farcis l'estomac et l'œsophage. Cette nourriture des enfans

est d'ailleurs proportionnée et à l'état de faiblesse des organes et à leur défaut de dents.

Jusqu'au septième mois de leur naissance, ils n'en ont que le germe, enveloppé dans des gencives si molles, que leur faible résistance ne ferait aucun effet sur des matières solides : mais d'ordinaire, à cette époque, la première pousse des dents a lieu ; ce sont d'abord les incisives au nombre de huit, quatre au devant de chaque mâchoire qui se développent (1). Paraissent ensuite les canines à côté des incisives, au nombre de quatre ( elles sortent vers le neuvième ou dixième mois ). Sur la fin de la première ou dans le courant de la seconde année, on voit enfin paraître les dents appelées molaires ou machelières ( deux à côté de chacune des canines ).

Ces premières dents, appelées dents de lait, et au nombre de vingt, sont remplacées par d'autres, vers l'âge de sept ans ; les huit incisives et les quatres canines sont remplacées par un nombre égal ; la première et la seconde molaire le sont chacune par deux ; ce qui fait vingt-huit au lieu de vingt. Cette chute des premières dents et leur remplacement, ont lieu durant les sept premières années; quel-

---

(1) Ce développement est plus tardif chez quelques sujets, il ne s'opère que vers la fin de la première année ; d'autres fois, au contraire, il est très-prématuré ; on a vu des enfans naître avec des dents assez grandes pour déchirer le sein de leur nourrice ; on a aussi trouvé des dents bien formées dans des fétus, long-temps avant le terme ordinaire de leur naissance.

quefois la dentition se fait beaucoup plus tard et n'a même lieu qu'à neuf ou onze ans ; cette différence peut tenir à des circonstances particulières à l'individu, telles que des maladies survenues dans son enfance, ou quelque vice humoral, dont les impressions se faisant ressentir au système osseux, auront évidemment nui à la dentition, et ralenti sa marche accoutumée.

Cette opération, du reste, quoique très-naturelle, ne suit pas les loix ordinaires de la nature, qui agit à tout instant dans le corps humain, sans y causer la moindre douleur, et même sans exciter aucune sensation : ici il se fait un effort violent et douloureux qui est accompagné de pleurs et de cris, et qui a quelquefois des suites fâcheuses.

On voit les enfans dans cet état, perdre leur gaieté et leur enjouement; leur gencive est rouge et gonflée; ils y portent les doigts à tous les instans pour tâcher d'appaiser la démangeaison qu'ils y éprouvent.

C'est, sans doute, par rapport à la pousse des dents, autant que pour favoriser le développement des organes des sens, qui ont la plupart leur siége dans la tête, que les mouvemens se dirigent plus particulièrement dans l'enfance vers les parties supérieures. Cette tendance habituelle des mouvemens vers la tête, présente un autre but utile, celui d'offrir plusieurs voies de décharche aux sucs muqueux qui surabondent dans le premier âge de la vie, ainsi que nous allons le voir : la nature purge en effet les enfans par les différentes excrétions séreuses de la tête, telles que les écoulemens par le nez, les yeux, les oreilles, etc. Le père

de la médecine redoutait avec raison les affections convulsives chez ceux qui n'éprouvaient pas ces évacuations salutaires.

Dans l'enfance les fibres sont molles, le tissu cellulaire est plus épanoui que dans les âges suivans; les vaisseaux sont aussi plus gros, plus développés; on connaît les remarques de *Mascagni* sur les injections de ces vaisseaux, qu'il a vu toujours mieux réussir que dans les autres âges; et celles de *Desgenettes*, sur leur force absorbante, qu'il a observé être plus grande chez les jeunes animaux que chez les vieux.

Les glandes lymphatiques jouissent de même d'une action plus intense et plus énergique; elles secrètent une bien plus grande quantité de mucus; elles en sont constamment gorgées: c'est pourquoi elles ont un volume plus considérable.

Le sang peu oxidé contient moins de partie rouge et de fibrine et beaucoup plus de matière muqueuse; il en est presque surchargé; de là, par conséquent la diathèse muqueuse, qui est propre à cet âge et qui dispose aux maladies dépendantes de cette constitution, les affections gastriques muqueuses, la teigne, les achores, les aphtes, l'hydrocéphale, cette maladie ordinairement si rebelle à tous les moyens, etc.

Les vers que l'on a cru être un produit de la dégénération muqueuse, sont spécialement affectés à l'enfance.

Le virus scrophuleux ne se développe jamais avec plus de force que dans les premières années de la vie.

Le carreau, le dévoiement blanc, dont a parlé *Alphonse*

*le Roi*, le croup, les maladies de la dentition, sont autant d'affections morbifiques qui dépendent de l'action des organes prédominans à cette époque.

Le rachitis paraît encore dériver de l'extrême pituitescence, et a été regardé par des auteurs, comme un produit de la constitution de l'enfance portée à l'excès.

Tous les moyens qui dégorgent d'une manière douce et graduée les systèmes cellulaire, glanduleux et lymphatique des sucs muqueux qui les abreuvent, doivent produire d'excellens effets dans les maladies du premier âge ; aussi voit-on les plus heureux succès attachés à l'application des vésicatoires, des cautères, des sétons.

L'enfant éprouve beaucoup de sensations ( peu durables, il est vrai ) et excite un grand nombre de mouvemens, parce que chez lui la fibre est très-sensible et très-mobile; mais c'est cette mobilité même de la fibre, jointe à une certaine faiblesse, qui rend cet âge plus sujet aux convulsions et aux maladies spasmodiques : on sait en effet que ces affections sont la majeure partie des maladies de l'enfance ; c'est ce qui faisait dire au père de la médecine : dans le second livre des Coaques : *Quoniam ut omnium ætatum nulla est ad convulsiones tàm prona quàm puerilis infra septennium.*

Dans l'enfance, la vie du cerveau n'a pas encore assez d'énergie pour l'exercice des fonctions intellectuelles ; son action est extrêmement bornée; le raisonnement ne paraît que par éclairs; ce n'est pas jugement, c'est plutôt imprudence ; et si la mémoire se présente, ce n'est que pour

faire voir sa légéreté et son infidélité ; (1) tous les efforts semblent se diriger plus particulièrement vers l'estomac ; sans cesse irrité, ce viscère éprouve presque toujours le sentiment de la faim, et les digestions sont d'autant plus actives, que ce n'est pas seulement l'entretien, mais encore l'accroissement du corps qui en dépend.

On ne saurait donc trop blâmer la conduite des maîtres qui, forçant les enfans à se livrer à des études trop fortes et prématurées, détournent de l'estomac les forces nécessaires à ses fontions, pour les attirer vers le cerveau, et exposent par là ces jeunes individus à devenir infirmes et valétudinaires, quelquefois pour le reste de leur vie ; c'est ce vice essentiel d'éducation qu'attaquait avec force, dans son émile, *Jean-Jacques Rousseau*, lorsqu'il observait que la nature ayant voulu que les enfans fussent enfans avant d'être hommes, si l'on pervertissait cet ordre, on n'obtenait que des fruits précoces, sans maturité et sans saveur, et qui ne tardaient pas à se corrompre ; que l'enfance avait

---

(1) On a vu des phénomènes qui semblaient s'écarter de l'ordre naturel, et ce n'est pas sans étonnement qu'on cite encore les exemples d'un *Silvio Antoniano*, d'un *Pic de la Mirande*, d'un *Lalli*, d'un *Grotius*, d'un *Paschal*, d'un *Heinecken*, *etc.* ; mais ces exemples ne changent rien à la loi générale ; on doit plutôt regarder ces êtres extraordinaires, disait Monsieur *le Camus*, comme ces feux passagers qu'on voit briller dans le ciel pendant une nuit séraine, que comme ces astres resplendissans qui ne cesseront de fournir leur lumière que lorsque le monde sera anéanti.

ses manières de voir, de penser, de sentir, et que rien n'était moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres.

Au premier âge de la vie, qui est proprement celui de la candeur, de l'innocence, de la simplicité, succède celui de la puberté, que l'on a appelé avec raison, le printemps de la nature et la saison des plaisirs.

A cette époque, s'ouvre pour l'homme et pour la femme une nouvelle carrière à parcourir; pour eux commence un nouvel ordre de fonctions, qui changent entièrement leur état physique et moral.

Remarquons ici que la nature, qui fait passer l'homme de l'âge viril à la vieillesse, par des gradations presque insensibles, a rendu son passage de l'enfance à la puberté beaucoup plus sensible. L'enfant qui entre dans l'adolescence, plus susceptible d'impressions physiques, puisqu'avant ce terme la nature ne lui fournissait que ce qui était nécessaire pour son entretien et pour son accroissement, sent alors le principe de la vie se multiplier en lui; ses forces augmentent, il éprouve un feu inconnu; les organes générateurs, par leur développement, frappent d'une secousse violente tout le système; en même temps cette mollesse des solides, cette aquosité des fluides qui signalaient le premier âge, diminuent; les langueurs et les maladies, tristes appanages de l'enfance, disparaissent avec elle, et ne permettent point à l'œil observateur, de méconnaître la puissante influence qu'exerce la puberté sur l'âge auquel elle succède.

Des autorités nombreuses viennent d'ailleurs à l'appui

de cette vérité. *Hippocrate* avait remarqué que beaucoup de maladies des enfans étaient jugées dans leur quatorzième année. *Zwinger* avait dit que les enfans affectés de paralysie, trouvaient quelquefois leur délivrance dans la révolution de la puberté. *Baglivi* s'était convaincu que l'incontinence d'urine disparaissait souvent dans les enfans, à mesure qu'ils croissaient, et que leurs fibres acquerraient plus de fermeté et de solidité. *Hoffmann* avait observé que la teigne, les croûtes de lait ne cédaient qu'avec le temps et par les changemens des âges, tandis que l'art ne faisait que les aigrir et les rendre plus rebelles. Enfin *Bordeu* avait reconnu que la révolution du tempérament, et la mutation de l'âge puérile, opéraient des effets surprenans sur les enfans écrouelleux.

C'est en général à l'âge de quatorze ans pour les filles, et de seize pour les garçons, qu'on peut marquer le temps de la puberté (1): cet âge varie chez les différens peuples.

---

(1) On a vu des cas où la nature, impatiente et fougueuse, n'attendait pas l'écoulement de ce terme; dans la collection académique, tom. 1 et tom. 3, il est rapporté deux exemples, le premier d'un enfant qui, à l'âge de quatre ans, paraissait capable de génération; à sept ans, avait de la barbe et la taille d'un homme; le second, d'un autre enfant en qui la nature avait tellement avancé le terme de son développement, qu'à l'âge de trois ans, il battait le grain à la grange, était en état de soutenir les travaux les plus pénibles de la campagne; à cet âge il commença d'avoir de la barbe, et les parties qui se couvrent de poils en furent garnies; à douze ans et demi, c'était un homme fort et robuste, et il demandait le mariage avec les instances les plus

Dans toutes les parties méridionales de l'Europe et dans les villes, la plupart des filles sont pubères à douze ans, et les garçons à quatorze ; mais dans les provinces du nord et dans les campagnes, à peine les filles le sont-elles à quatorze, et les garçons à seize. La puberté est très-précoce au royaume de Décan, dans les états du Mogol, puisqu'on y marie les filles dès l'âge de huit ans, et les

---

vives ; mais l'observation la plus frappante est celle qui fut communiquée, dans le temps, par Mr. *Fagés*, de Cazelles, médecin du roi à Cahors, concernant un enfant né en cette ville en 1753, que l'on put croire en pleine puberté vers l'âge de quatre ans ; les parties sexuelles avaient alors acquis le volume et exactement toute la forme extérieure qu'elles doivent avoir dans un homme de trente ans, bien constitué ; il avait un penchant décidé pour le sexe, aimait à se trouver auprès des filles, sur-tout lorsqu'elles étaient nubiles, et donnait en leur présence tous les signes extérieurs d'une passion sérieuse. Sa physionomie et sa raison enfantines, contrastaient singulièrement avec son maintien passionné et ses desirs amoureux ; sa voix n'était pas moins merveilleuse que le reste, c'était une basse taille.

Mais si la nature traite certains individus avec prodigalité et profusion, il en est d'autres envers lesquels elle se montre avare de ses dons. Bien différens des enfans dont nous venons de parler, on trouve des hommes qui n'ont rien en eux qui annonce la puberté strictement dite ; des hommes qui, sans être impuissans, n'éprouvent, à l'âge où l'amour parle aux sens, aucune de ces agitations qui annoncent le besoin qu'a l'animal de travailler à sa réproduction : des hommes froids, qui à trente ans, ne ressentent aucun des signes certains de leur capacité ; des hommes enfin qui, pendant le cours d'une longue vie, n'ont eu aucune idée du physique de l'amour.

garçons à dix : il arrive fréquemment qu'il naît des fruits de ces mariages dans la première année. Dans l'Indoustan, les enfans sont également capables d'être mariés à neuf ou dix ans.

Parmi le signes qui annoncent cette époque, il en est qui sont communs aux deux sexes ; ces signes sont un engourdissement, quelquefois douloureux, dans les aines, aux reins, dans les jointures des membres ; une sensation inconnue dans les parties qui doivent concourir à la génération ; l'accroissement qu'elles éprouvent, les filamens qui les voilent ; un changement dans le son de la voix, qui d'abord rauque, inégal, devient ensuite plein, assuré, grave ; enfin les desirs vénériens qui portent les individus des deux sexes à se reproduire.

Les signes propres à chacun d'eux, sont la production de la barbe et l'émission de la liqueur séminale chez l'homme, l'accroissement du sein et l'éruption du flux menstruel chez la femme. Des médecins assurent avoir vu paraître les règles à six mois, à deux ans, à trois, à cinq, etc., dans des filles qui jouissaient d'ailleurs d'une bonne santé : je ne pense pas que ce signe puisse suffire pour les faire regarder comme pubères, s'il est isolé et ne se trouve pas soutenu par d'autres signes.

C'est un phénomène en particulier bien digne de fixer à cette époque l'attention du médecin observateur, que l'établissement de cette évacuation périodique, dont la régularité est si essentielle, que la nature en a fait, chez les femmes, la base de la génération et la source de la fécondité.

La matrice, pendant l'enfance, avait été dans le som-

meil; mais au temps de la puberté elle s'éveille, elle devient un nouveau foyer de la sensibilité, un nouveau centre d'action, vers lequel se dirigent les oscillations et les humeurs. Ce viscère s'imbibe d'un sang superflu, se gonfle, le laisse échapper.

D'abord cet écoulement paraît peu coloré; ensuite il se produit avec tous les signes d'un véritable sang, et cesse après s'être soutenu modérément pendant quelques jours. Cette évacuation, une fois établie, se répétera chaque mois, durant l'espace de trente années environ, et n'éprouvera des suspensions que pendant l'état de grossesse et celui de l'allaitement.

Hors ces deux cas, l'observation a démontré que toute diminution ou suppression de ce flux, ne se faisait qu'au détriment de la santé, et portait le désordre dans les fonctions de l'économie vivante.

Si dans l'enfance les systèmes cellulaire et glanduleux, plus épanouis, plus dilatés, paraissent jouir d'une action plus intense et plus énergique; dans l'âge subséquent, c'est au contraire le système artériel dont la prédominance se fait le plus remarquer; il acquiert, à l'époque de la puberté, un état de pléthore qu'il n'avait pas auparavant. La constitution sanguine se lie étroitement avec cet accroissement des forces qui s'exercent sur le système artériel et qui tendent puissamment à le développer : c'est alors aussi que le sang abonde en partie rouge et en gluten.

Les poumons sont des organes qu'on doit considérer, non-seulement comme le centre du système artériel, mais

encore comme le principal atelier où la nature travaille à la sanguification : c'est là que le sang que charient les veines se convertit en sang artériel ; mais au temps de la puberté, ces organes se développent de jour en jour et ils augmentent d'action. Il n'est donc pas étonnant que dès-lors il se forme une plus grande quantité de sang qu'auparavant : les actes de la respiration s'exercent d'une manière plus étendue et plus énergique ; l'hydrogène et le carbone se dégageant du sang pulmonaire en plus grande quantité, font diminuer relativement l'azote, qui augmente en conséquence la proportion du gluten, dont il est le principe essentiel ; l'oxigène atmosphérique, absorbé aussi en plus grande quantité par le sang, en augmente la partie rouge.

On conçoit d'après cela, pourquoi dans le second âge de la vie, la constitution sanguine prend la place de la constitution muqueuse, qui dominait dans le premier.

Mais cette constitution sanguine, avantageuse par rapport aux affections de l'enfance, dont elle décide la crise, présente aussi ses désavantages, en ce qu'elle expose les sujets aux maladies du sang, telles que les inflammations de poitrine, les crachemens de sang, la phthisie pulmonaire, etc. En effet, le père de la médecine avait observé que ces maladies avaient lieu le plus ordinairement de dix-huit à trente-cinq ans ; et c'est aussi le temps que comprend l'âge de puberté.

On voit encore à cette époque des jeunes gens qui sont frappés d'une apopléxie mortelle.

En même temps que les organes générateurs se dévelop-

pent, le cerveau se revêt de plus d'énergie; le moral se perfectionne, l'imagination devient vive et brillante; les deux sexes ne sont occupés que de l'amour, c'est le sentiment dominant de leur cœur, et toutes les passions de leur âge se rapportent uniquement à celle-là.

Malheur au jeune adolescent si entraîné par des desirs impérieux et ne prenant conseil que de son tempérament plein de feu; il ose se livrer sans réserve aux plaisirs de Vénus; semblable à une jeune plante qui se desséche épuisée par des productions trop abondantes, il s'énerve: les pertes conséquentes qu'il éprouve dérangent ses fonctions; il maigrit, cesse de croître, tombe dans le marasme, meurt; ou végétant tristement, il ressent, dans la fleur de ses années, tous les dégoûts et les maux d'une vieillesse anticipée.

Le dépérissement que le corps éprouve par l'abus des plaisirs vénériens, ne s'opère jamais d'une manière plus rapide que lorsqu'ils ont été excités contre les lois de la nature.

Entre une foule de raisons qu'en a données le célèbre *Tissot*, dans son traité sur l'onanisme, il remarque que les plaisirs procurés par des moyens qui sont dans les voies de la nature, sont accompagnés d'une joie de l'ame, que ne goûtent point ceux qui ne jouissent que par l'imagination; que cette joie réunie aux plaisirs de l'amour, contribue à réparer en partie ce qu'ils peuvent ôter de force; cette remarque avait été faite par *Sanctorius*; après un coït excessif, vous dit-il, avec une femme qu'on aimait et qu'on desirait, l'on n'éprouve pas la lassitude qui devrait être

la suite de cet excès, parce que la joie que l'ame éprouve, augmente la force du cœur, favorise les fonctions et répare les pertes que le corps a faites.

Si l'incontinence a ses mauvais effets, l'excès dans un genre opposé n'est peut-être pas moins à craindre, sur-tout chez ces tempéramens énergiques, et qui par leur nature, semblent incompatibles avec les lois du célibat. De grands médecins ont reconnu les dangers de la privation absolue des plaisirs amoureux.

Le père de la médecine, dans son livre *de virg. morb.*, parle des accidens qui sont occasionnés par la rétention du fluide séminal; on le voit, dans cet ouvrage, conseiller le mariage aux filles et aux veuves tourmentées de la mélancolie érotique, comme le seul remède propre à leur guérison.

*Galien* rapporte également à cette rétention, nombre de maladies dont il détaille les suites funestes.

*Reneaume*, *Zindel*, *Sauvages* ont confirmé par des observations frappantes, les pernicieux effets que peut produire une trop grande chasteté.

On n'a qu'à lire le traité de la nymphomanie, pour y reconnaître les terribles accidens qui naissent d'un tempérament ardent, et d'une imagination déréglée. Mr. de *Bienville* y cite en particulier, l'observation d'une Demoiselle de seize ans qui, ayant reçu l'éducation la plus honnête, se prend de belle passion pour un rustre, l'oublie ensuite pour donner des scènes de l'indécence la plus marquée, vis-à-vis d'un jeune homme dont la retenue ne fait qu'irri-

ter ses desirs. Cette infortunée, aux portes de la mort, doit enfin sa guérison, moins au secours de l'art, qu'à un mariage qui termine ses malheurs.

Sans vouloir attribuer toujours la chlorose à l'amour; puisque très-souvent elle a d'autres causes, il est certain cependant que le mariage concourt puissamment à rétablir la santé des personnes attaquées de cette maladie. « Voyez, sécrie élégamment Mr. de *Lignac*, voyez cette jeune fille, dont le visage pâle ou jaune, annonce le mal qui la tourmente; son corps est lourd, sa tête douloureuse; sa respiration, interrompue à chaque instant, lui permet à peine d'articuler quelques mots, qu'elle prononce d'une voix faible, chancelante et entrecoupée; elle desire des alimens qui lui sont contraires, et refuse ceux qu'exige son état; ses yeux ternes, ses regards sombres et languissans, excitent la compassion de ceux qui la voient; elle semble ne plus tenir au monde, et tout dans la nature est indifférent à ses yeux, si l'on en excepte l'amant pour lequel son cœur conserve encore quelque activité. Que l'hymen adoucisse son sort, tout change; c'est un rayon du soleil dissipant les nuages qui obscurcissent le ciel; les lis, les roses s'empressent d'éclore sur le visage de la jeune femme, et ils marquent sa joie ».

Le corps humain achève de prendre son accroissement en hauteur, à l'âge de puberté et pendant les premières années qui succèdent à cet âge. Presque tous les jeunes gens, dans ce temps, ont la taille effilée, les cuisses et les jambes menues; toutes les parties musculeuses ne sont point

remplies comme elles le doivent être; mais peu à peu la chair augmente, les muscles se dessinent, les intervalles se remplissent, les membres se moulent et s'arrondissent, et le corps de l'homme est, avant l'âge de trente ans, à son point de perfection pour les proportions de la forme; tandis que chez la femme l'accroissement étant, dans le total, moindre que celui des hommes, les muscles, les chairs et toutes les autres parties qui composent leur corps, étant moins compactes, moins solides que celles du corps de l'homme, il faut moins de temps pour leur entier développement.

Si l'on réfléchit sur la nature des fonctions que l'homme est destiné à remplir; si l'on considère qu'il est le protecteur né, le soutient et l'appui naturel d'un sexe faible et délicat; qu'il peut soulever de pesans fardeaux, surmonter avec un égal courage, les travaux pénibles de la terre et les fatigues des combats, on concevra qu'il devait exister une grande différence entre sa conformation et celle de la femme.

Le corps de l'un est carré, les muscles sont durement exprimés, les traits du visage bien marqués, le contour des membres fortement dessiné; le tissu cellulaire plus ferme, moins spongieux, ses couches plus denses et plus compactes; dans l'autre, les membres sont plus arrondis, les formes plus élégantes, les traits plus adoucis; le tissu des viscères et des muscles plus lâche et plus expansible; l'un a les forces et la dureté en partage; la faiblesse et la douceur sont l'appanage de l'autre.

Après avoir franchi l'âge de la jeunesse, l'homme arri-

ve à cette époque heureuse où la raison et la réflexion viennent mettre un frein à l'impatience des desirs. Dans la virilité, les solides n'ont plus cette mollesse et cette ductilité qui caractérisent, dans leur principe, toutes les productions de la nature vivante; ils présentent plus de consistance et de densité; les sens n'ont plus la même activité; l'on est aussi moins distrait par les objets extérieurs; le cerveau acquiert le plus haut degré d'énergie; les idées qu'il conçoit sont profondes, et plus solides que brillantes; c'est alors que le génie brille de tout son éclat, et que le caractère se développe.

A cet âge, *Thémistocle* ne pense qu'aux victoires de *Miltiade* sur les Perses, et son sommeil en est troublé; *César* pleure sur la statue d'*Alexandre*, et se plaint à ses amis de n'avoir rien fait encore qui soit digne d'être transmis à la postérité; une noble émulation agit sur leurs ames; elle leur fait entreprendre des choses qui tiennent du prodige, et les fait réussir dans leurs vastes projets.

Le corps ayant acquis toute son étendue en hauteur et en largeur par le développement entier de toutes ses parties, il augmente en épaisseur. Cette augmentation n'est pas une continuation de développement ou d'accroissement intérieur de chaque partie, par lesquels le corps continuerait de prendre plus d'étendue dans toutes ses parties, et par conséquent plus de force et d'activité; mais c'est une simple addition de matière surabondante, qui enfle le volume du corps et le charge d'un poids inutile; cette matière est la graisse qui survient à trente-cinq ou quarante ans;

et à mesure qu'elle augmente, le corps a moins de légéreté et de liberté dans les mouvemens, ses facultés, pour la génération, diminuent, ses membres s'appesantissent.

A cette époque, les mouvemens dont la direction se faisait dans l'enfance vers la tête, et dans la jeunesse vers la poitrine, commencent à se réfléchir vers l'épigastre; cette tendance des mouvemens est d'ailleurs favorisée par l'ambition démesurée, les fureurs sombres, les haines implacables, les noirs soucis, qui sont les affections les plus familières aux adultes; le système de la veine-porte, en reçoit un surcroît d'action, et il se forme une plus grande quantité de bile.

Néanmoins la bilification ,qui a particulièrement lieu à cet âge, ne reconnaît pas cette seule cause; elle est aussi le produit de la dégénération du sang, qui a lieu ordinairement dans ce période de la vie.

La constitution bilieuse prédominante donne lieu aux maladies qui lui sont analogues; c'est pourquoi les adultes sont particulièrement sujets à l'ictère, aux produits calculeux et aux obstructions rebelles du foie, aux flux de ventre bilieux, à la dyssenterie, à la lienterie, au cholera-morbus, etc.

Les mouvemens critiques suivent également le courant des oscillations, et une fièvre aiguë dont la crise se ferait dans la jeunesse par un ou plusieurs organes situés au-dessus du diaphragme, se juge par un flux hémorroïdal dans l'âge viril.

Le corps n'est pas plutôt parvenu à son point de per-

fection, qu'il commence à décliner. Le dépérissement est d'abord insensible, il se passe même plusieurs années avant qu'on s'aperçoive d'un changement considérable; mais peu à peu la graisse se consume, la peau se dessèche et se couvre de rides; elles se font d'abord remarquer autour des paupières, pour s'étendre ensuite sur le front, les joues et sur plusieurs autres parties; les cheveux blanchissent et tombent, les yeux ne brillent plus du même éclat, ils deviennent larmoyans et d'un blanc terne; les dents, après avoir perdu leur blancheur, s'ébranlent, et leur chute rend la mastication plus lente et plus difficile (1); le pouls se ralentit, la respiration est plus rare et plus gênée, la chaleur moins considérable, le sommeil plus léger, la vue, l'ouie, le goût s'affaiblissent; le goût n'est plus excité que par des alimens fortement épicés; la maigreur, en rendant les pommettes plus saillantes, achève d'effacer jusqu'aux derniers traits de la physionomie.

---

(1) Ce n'est que par un de ces événemens extraordinaires qu'on doit regarder comme un jeu et une bizarrerie de la nature, qu'on a vu chez des sujets très-vieux, pousser de nouvelles dents. Ainsi *Goüye* cite l'observation d'un Jésuite qui était doué d'une constitution si heureuse, qu'à l'âge de soixante-dix ans, chauve et édenté, ses cheveux lui étaient revenus et deux dents nouvelles lui étaient sorties; on peut voir dans les mém. de l'acad. roy. des sciences, ce qu'écrivait à Mr. *Geofroi*, Mr. *Dufey*, médecin à l'Orient, que dans le cours de deux ans, il était sorti à un charpentier de ce port, âgé de quatre vingt-quatre ans, deux dents incisives et deux dents canines.

Qui pourrait le penser, que cette figure, aujourd'hui sillonnée par les ans, recouverte par la pâleur, était jadis embellie par le coloris le plus délicat; que les grâces et la vivacité étaient parsemées sur ce corps, maintenant immobile et froid; ainsi le temps ravage et détruit tout. A mesure que l'âge avance, les forces s'abattent, les mains tremblent, la tête vacille et les jambes chancelantes, peuvent à peine soutenir le poids de toute la machine; le corps se recourbe en avant; l'on dirait que la nature veut par là forcer le vieillard à considérer son tombeau et l'avertir qu'il est près d'y descendre.

Les premiers signes de la vieillesse, que nous venons de décrire, se font apercevoir vers quarante-cinq à cinquante ans; ils augmentent ensuite en faisant des progrès plus ou moins rapides jusqu'à l'âge de soixante-dix, époque de la décrépitude, qui se termine par la mort à quatre-vingt-dix ou cent ans.

Comme les os, les cartilages, les muscles et les autres parties qui composent le corps sont moins solides et plus molles dans les femmes que dans les hommes, il faut plus de temps pour que ces parties prennent cette solidité qui cause la mort; les femmes par conséquent doivent avoir une vieillesse plus longue que les hommes; et c'est aussi ce qui arrive, comme on peut s'en convaincre par les tables qui ont été faites sur la mortalité du genre humain. On doit conclure de là, que les hommes qui sont en apparence plus faibles que les autres et qui se rapprochent plus de la constitution des femmes, devront vivre plus long-

temps que ceux qui paraissent être les plus forts et les plus robustes. On doit aussi penser que dans les deux sexes, les personnes qui n'ont achevé de prendre leur accroissement que fort tard, seront celles qui devront vivre le plus; car dans ces deux cas, les os, les cartilages, et toutes les fibres arriveront plus tard à ce degré de solidité qui cause leur destruction.

Dans les vieillards, les humeurs pituiteuses qui surabondent, sont le produit du desséchement de l'organe cutané et du refoulement des forces vers l'intérieur, qu'ont amenés par degrés, les progrès de la vie. Ces humeurs se ramassant dans les différens espaces que laisse le racornissement, y produisent des rhumatismes, des tumeurs indolentes, des hydropisies, des diarrhées chroniques, des catarrhes, des fièvres pituiteuses, etc.

On voit donc que la pituite peut se former dans les deux périodes les plus éloignés de la vie, par des causes contraires, avec cette différence, que pendant l'enfance, elle était consistante, mucilagineuse, douce et acessante, au lieu que dans l'âge avancé, elle porte, ainsi que les autres humeurs, l'empreinte de l'acrimonie dont est frappé tout le système senil. Cette différence avait été faite par *Galien*, lorsqu'il reconnaissait dans le corps humain plusieurs espèces de pituite, une douce et blanche, une autre acide, et une troisième salée.

La première est celle des enfans dans leur état naturel; la seconde est encore celle de l'enfance, mais dégénérée, et la dernière enfin, celle de l'âge de dépérissement; car

ce que les anciens appelaient salé, est précisément ce que les modernes entendent par le mot âcre. Cette âcreté de la pituite senile est souvent renforcée par l'atrabile, et la plupart des vieillards jouissent d'une constitution mixte, qui est le résultat de ce mélange.

En même temps que les fonctions du corps sont lentes, embarrassées et difficiles dans la vieillesse, celles de l'esprit ne s'exercent que d'une manière faible et languissante; l'imagination est froide (1); la mémoire est peu fidèle et manque même entièrement dans plusieurs vieillards: leurs sensations ne sont que très-difficilement excitées; les maladies qui les affectent, remarquables par leur marche irrégulière, leur coction lente ou nulle, leurs crises lentes et imparfaites, annonçent suffisamment l'état de faiblesse et le peu de réaction de tous les organes.

La rigidité des fibres n'est pas seulement l'effet des progrès de la vie; elle est encore déterminée dans les or-

---

(1) On peut le prouver par des exemples: l'Odissée, qui est le second des poëmes d'Homère, a moins de force que l'Iliade; l'un est le fruit d'un âge encore vigoureux; l'autre ne fut composé que dans sa vieillesse; c'est le sentiment de *Longin*. La suite des pièces de Corneille représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie; ses commencemens sont faibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre; à la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles. Vie de *Pierre Corneille*, par M^r. de *Fontanelle*.

ganes par le phosphate terreux qui s'y dépose dans les derniers temps.

En effet, dans l'âge avancé de la vie, lorsque les os, surchargés de phosphate calcaire, ne peuvent plus continuer à en recevoir, ce sel se dépose dans les tendons, dans les parois vasculaires, d'abord vers les extrémités, dont le mouvement est lent et difficile; ensuite et peu à peu, de ces extrémités vers le centre et jusques dans les gros vaisseaux de la base du cœur. C'est ainsi que se forment d'abord les os sésamoïdes, vers les extrémités des tendons des doigts; ensuite les ossifications des tendons, des ligamens, des membranes capsulaires, vers les articulations, puis enfin les concrétions osseuses qui prennent la place des parois membraneuses et molles, des veines et des artères (1). Ainsi dans l'existence prolongée de l'homme, naît peu à peu la la cause de la mort senile et naturelle, dont le desséchement des organes et la lenteur dans les mouvemens, sont les sources nécessaires, et dont un symptôme avant-coureur est l'abondance et la déviation du phosphate calcaire.

---

(1) A mesure que le phosphate calcaire entre en trop grande quantité dans la composition des parties molles, il les rend cassantes. *Walter* a prouvé que dans les anévrismes, la tunique musculeuse des artères ne se rompt que par la disposition que lui donne à se déchirer la quantité du phosphate de chaux qu'elle contient. Il a montré à l'Académie de Berlin, les membranes artérielles des anévrismes imprégnées ainsi de phosphate. (*Vid. Essai d'un système chimique de la science de l'homme*, par M.r *Baumes*, Professeur.

FIN.

# PROFESSEURS

## *DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE*

## DE MONTPELLIER.

| | |
|---|---|
| GASPARD-JEAN RENÉ, Directeur de l'École. . . . . | Médecine légale, et histoire de la Médecine. |
| P. M. AUGUSTE BROUSSONET, Directeur en chef du Jardin. . . | Botanique. |
| C. L. DUMAS. . . . . | Anatomie et Physiologie. |
| G. J. VIRENQUE. . . . . | Chimie et Pharmacie. |
| P. LAFABRIE. . . . . | Clinique interne. |
| J. L. VICTOR BROUSSONET. . . | |
| J. POUTINGON. . . . . | Clinique externe. |
| A. MEJAN. . . . . | |
| J. B. T. BAUMES. . . . . | Nosologie et Pathologie. |
| J. N. BERTHE. . . . . | Thérapeutique et Matière médicale. |
| J. M. J. VIGAROUS. . . . . | Institutions de Médecine, et Hygiène. |
| A. L. MONTABRÉ. . . . . | Médecine opératoire. |
| J. SENEAUX. . . . . | Accouchemens. |

## *PROFESSEURS-HONORAIRES.*

P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.
A. GOUAN, ex-Professeur de Botanique.
H. FOUQUET, ex-Professeur de Clinique interne.
J. A. CHAPTAL, Ministre de l'Intérieur, ex-Professeur de Chimie.